

NADIA LAMAMRA, *LE GENRE DE L'APPRENTISSAGE, L'APPRENTISSAGE DU GENRE. QUAND LES ARRÊTS PRÉMATURÉS RÉVÈLENT LES LOGIQUES À L'ŒUVRE EN FORMATION PROFESSIONNELLE INITIALE*

Zurich et Genève, Éditions Seismo, 2016, 296 pages

[Fanny Renard](#)

La Découverte | « Travail, genre et sociétés »

2021/1 n° 45 | pages 211 à 214

ISSN 1294-6303

ISBN 9782348069512

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-travail-genre-et-societes-2021-1-page-211.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour La Découverte.

© La Découverte. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Nadia Lamamra

***Le genre de l'apprentissage,
l'apprentissage du genre.
Quand les arrêts prématurés révèlent
les logiques à l'œuvre en formation
professionnelle initiale***

Zurich et Genève, Éditions Seismo, 2016, 296 pages.

Au regard de la promotion des modèles éducatifs suisse et allemand qui fait la part belle à l'apprentissage, l'ouvrage de Nadia Lamamra apporte utilement un éclairage critique en étudiant la formation duale en Suisse. À partir d'une enquête menée par entretiens auprès de quarante-six jeunes du canton de Vaud préparant un Certificat fédéral de capacités (CFC) dans des secteurs différents (industrie, bâtiment, vente, commerce, métiers verts et soins), il enrichit la sociologie de l'enseignement professionnel et l'analyse de la socialisation sexuée qui s'opère au travail par une « (re)négociation avec les normes de genre » (p. 14). Deux qualités scientifiques majeures sont à souligner d'emblée : la conduite rigoureuse et systématique de l'exploration, à des fins démonstratives, des matériaux de première main comme des résultats de recherches antérieures ; l'explicitation tant des partis pris de l'analyse que de ses limites de pertinence en raison des modalités de la production des matériaux.

Tout en présentant et justifiant la perspective de genre adoptée (chapitres III et IV), les premiers chapitres contextualisent la formation duale en Suisse, du point de vue de sa construction et de son intrication au marché du travail, comme de son public, des conditions d'accès en formation et de celles de « sortie prématurée » (chapitres I et II). L'auteure rend notamment compte des parcours différenciés des jeunes femmes et des jeunes hommes. La concurrence sur le marché des places d'apprentissage entraîne l'allongement et la complexification de la transition entre le secondaire I et le secondaire II, post-obligatoire. Ces phénomènes affectent plus spécifiquement « les jeunes femmes exposées au processus de ségrégation horizontale et de concentration des emplois » (p. 18) comme aux logiques de bastion des secteurs les plus masculinisés, malgré leurs meilleurs résultats scolaires antérieurs. Les jeunes femmes ont plus de probabilités de se retrouver dans des formations par défaut et de connaître une « orientation au service du genre » (p. 74). En dépit de ces difficultés « de transition », les jeunes femmes (à l'exception des « pionnières » qui investissent des secteurs masculinisés) sont moins nombreuses que les garçons à résilier un contrat d'apprentissage.

L'un des paris du livre est de donner à comprendre la formation duale à partir de ses « marges » et des « situations délicates » (p. 85) que sont les arrêts de formation (entre 10 et 30 % des jeunes sous

contrat), tout en déconstruisant la notion d'abandon. L'analyse souligne que si l'abandon insécurise quant à l'obtention de diplôme, il rend possibles des réorientations plus informées des métiers voire des secteurs et niveaux de formation (quatre jeunes sur cinq parviennent à trouver une formation après une première résiliation de contrat), et apparaît parfois, selon une perspective de psychodynamique du travail, comme une manière de mettre fin à une « situation de souffrance » (p. 216). L'analyse montre en effet que loin d'être un événement ponctuel, l'abandon intervient au terme d'un long processus et n'est pas seulement producteur de « sentiments négatifs » ou de « symptômes dépressifs » (p. 50) : il peut être précédé d'un fort malaise en formation associé à la découverte et à l'expérimentation précoces du monde du travail.

Analysant les expériences du travail qu'ont les apprentis, les chapitres v, vi et vii explorent les raisons déclarées des arrêts de formation, les évocations de la souffrance au travail ainsi que les stratégies de défense mises en œuvre pour y faire face et la rendre supportable. Certaines des expériences concernent aussi bien les jeunes femmes que les jeunes hommes et renvoient à l'occupation d'un même statut subalterne, et provisoire, dans la division du travail, au cœur de tensions entre les exigences de production et de formation : être apprenti conduit à vivre l'assignation au sale boulot, à connaître les mises à l'épreuve des collectifs de travail et à emprunter des stratégies de défense individuelles. L'auteure montre ainsi que la position d'apprenti peut favoriser les conditions de la souffrance au travail : d'une part, la faible marge de manœuvre face au travail est forte pour ces jeunes qui ne « connaiss[e]nt pas encore l'entier du travail prescrit, et n'os[e]nt pas nécessairement s'éloigner de la prescription » (p. 150) ; d'autre part, la moindre insertion dans les collectifs de travail peut gêner l'apprentissage de stratégies de défense collectives aux côtés des collègues (p. 152).

Mais l'auteure pointe aussi les différenciations qui s'opèrent en raison des socialisations et parcours antérieurs différenciés. Ainsi, l'impossibilité d'apprendre le métier ou la pénibilité des relations de travail lors de l'apprentissage s'éprouvent différemment au masculin et au féminin : les jeunes hommes mentionnent les difficultés scolaires rencontrées en formation et déplorent la mauvaise ambiance au travail qui empêche de surmonter collectivement la pénibilité physique, tandis que les jeunes femmes épinglent un encadrement défaillant et se plaignent de relations interpersonnelles dégradées. Les unes et les autres donnent aussi à voir des « parades de genre » dans l'évocation de la souffrance au travail : les jeunes femmes sont prolixes pour évoquer les causes de leur souffrance, ses effets et symptômes, et abordent aussi la souffrance mentale ; les jeunes hommes empruntent au registre de l'exagération et de la dramatisation pour décrire la souffrance physique, signalant ainsi « leurs limites sans pour autant se trahir en tant qu'hommes, ni trahir le collectif construit autour de la virilité » (p. 155).

Enfin, « la sexuation des filières de formation, ainsi que la ségrégation horizontale font que les réalités professionnelles auxquelles

sont confrontés filles et garçons différent fortement » (p. 98). Aussi, l'auteure met-elle en évidence que les arrêts de formation des jeunes femmes et des jeunes hommes, mais aussi les souffrances éprouvées et les stratégies de défense déployées, varient encore en fonction des contraintes spécifiques des secteurs professionnels fréquentés. Dans les métiers de service, les apprenti·e·s, qui sont plus souvent des jeunes femmes, se sentent contraint·e·s à des manquements (non-respect des clients) et sont ainsi exposé·e·s à une souffrance éthique qui les conduit à déployer des stratégies d'accommodation comme l'hypercorrection (consistant à faire plus que ce qui est attendu). Dans les métiers masculinisés de l'industrie, du bâtiment ou des métiers verts, les apprenti·e·s, majoritairement de jeunes hommes mais aussi quelques pionnières, éprouvent une souffrance physique liée à la pénibilité et la pression de la production. Les stratégies de déni mises en œuvre par les unes et les autres (« virilité défensive ») ne s'inscrivent toutefois pas dans les mêmes logiques : alors que les pionnières taisent cette souffrance sous peine de conforter les résistances de leur entourage à une insertion atypique et transgressive, les jeunes hommes la taisent au regard d'une socialisation professionnelle où ils apprennent à devoir être forts.

Le chapitre VIII qui clôt l'ouvrage systématise les analyses de la socialisation aux normes de genre qui s'opère au travail. Il met en évidence non seulement ce qui est acquis en matière de masculinité et de féminité, mais aussi la manière dont se déroule cette transmission. Les jeunes hommes en « insertion traditionnelle » sont enjoint à se conformer aux normes de virilité (déni de la peur et de la souffrance), sous peine d'association à la figure repoussoir de la féminité. Les jeunes femmes en insertion traditionnelle ont affaire avec une activité de représentation. Elles font l'objet d'injonctions à une conformité physique : elles se doivent d'incarner un « féminin professionnel », d'être attractives et non vulgaires, serviables et de soumettre au contrôle social leur vie privée. Pour leur part, « les pionnières apprennent indirectement [en observant leurs collègues hommes] qu'elles doivent adopter les attributs de la masculinité (attitudes, langage, stratégie du déni, etc.), et ce, malgré les réassignations de genre (féminin) qu'elles subissent sans cesse » (p. 247) par le biais d'attaques spécifiques (plaisanteries et harcèlement sexistes) qui « les renvoient à une féminité stéréotypée et réductrice » (p. 241). Enfin, l'étude de cas d'une pionnière donne à voir le double apprentissage de l'antagonisme et de la complémentarité des sexes. L'auteure met ainsi en évidence l'imbrication du système de genre et du système hétéronormatif. « Par l'alternance des relations conviviales [lors des pauses] et de remises à l'ordre brutales [durant le travail], les jeunes femmes apprennent à "tenir leur place", soit à s'accommoder de la subordination aux hommes. Ce n'est que par ces apprentissages conjoints que la division sexuelle du travail et la hiérarchie entre les sexes peuvent se perpétuer » (p. 253). Dans ces diverses situations, c'est moins l'ina-déquation aux normes de genre qui produit de la souffrance que

la brutalité des injonctions à la conformité et la violence de leur transmission (rappels à l'ordre, moquerie, dénigrement et humiliation, mise à l'épreuve physique, exclusion). L'auteure démontre ainsi bel et bien non seulement que le genre participe au processus d'arrêt de formation, mais aussi que la socialisation professionnelle est au service du genre : se conformer aux normes de genre apparaît comme une stratégie de résistance à la souffrance au travail. En suivant les analyses de Pascale Molinier au sujet de la féminité comme mascarade, l'auteure formule l'hypothèse que celles et ceux qui restent en formation apprennent sans doute à composer et jouer avec ces normes.

Fanny Renard

Université de Poitiers – GRESO